LA TUNISIE ROMAINE ET L'AFRIQUE FRANÇAISE

Conférence faite à Tunis, sous le patronage de L'Alliance Française.

PAR

J. TOUTAIN
Membre de l'Ecole française de Rome.



LES SABLES-D'OLONNE
IMPRIMERIE - LIBRAIRIE VEUVE JOURDAIN

1892

à Monsieur L. Dauze(?)
Hommage et souvenir affectueux
J. Toutain

LA

TUNISIE ROMAINE

ET

L'AFRIQUE FRANÇAISE

Conférence faite à Tunis, sous le patronage de L'Alliance Française.

PAR

J. TOUTAIN
Membre de l'Ecole française de Rome.



LES SABLES-D'OLONNE
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE VEUVE JOURDAIN

1892



Mesdames,

Messieurs,

Je voudrais, en commençant, atténuer, sinon détruire complètement dans vos esprits, une légende qui est assez populaire, et à propos de laquelle on raconte souvent de curieuses et piquantes anecdotes. Cette légende est celle qui représente les savants et les érudits comme des hommes dédaigneux de ce qui se passe autour d'eux, indifférents à la vie courante, aux nécessités pratiques de l'existence ; en un mot, comme des distraits qui vivent dans la lune et non sur terre. La science elle-même n'est pas à l'abri de ces critiques ; chaque jour, dans notre fin de siècle, nous entendons des gens se demander à quoi la science peut bien être utile, et si elle a d'autre valeur que celle d'un passe-temps plus sérieux que les autres. Je

n'ai pas besoin de vous dire que tout cela est inexact ou au moins très exagéré.

Pour démontrer que la science pure a son utilité pratique, je n'ai pas à entrer dans de longs développements : en ce qui concerne les sciences mathématiques et mécaniques, je vous rappellerai les superbes travaux en fer de l'Exposition de 1889 ; c'est à la physique et à la chimie que nous devons ces instruments électriques, qui permettent de communiquer presque instantanément d'un bout du monde à l'autre ; quant aux sciences naturelles, elles sont les auxiliaires les plus précieuses de la médecine et de la chirurgie. Parmi les savants, les uns nous ont fait monter plus près du ciel, les autres ont en quelque sorte anéanti les distances qui séparaient les continents ; les derniers enfin, plus grands encore parce que ce sont des bienfaiteurs de l'humanité, ont fait reculer la mort devant eux. La science pure a, comme vous le voyez, son utilité pratique.

Je vous paraîtrai certainement plus téméraire, si j'entreprends la même démonstration pour les sciences historiques, pour l'archéologie et l'épigraphie. Et pourtant je suis fermement convaincu qu'un peuple doit un peu regarder derrière lui, examiner le chemin qu'il a parcouru ; il puisera dans cette étude de sérieuses leçons, il y trouvera des avertissements utiles. Il faut aussi rechercher comment l'humanité a vécu depuis que la civilisa-

tion existe sur terre ; il faut observer comment les nations ont prospéré, comment les empires se sont fondés et ont grandi, comment les royaumes sont tombés en décadence. Il y a d'abord un grand enseignement moral à retirer de ces études ; tous les jeunes gens de notre génération ont suivi avec l'émotion la plus sincère les péripéties des guerres médiques, les exploits de ces petits peuples grecs combattant jusqu'à la mort pour la liberté et pour l'intégrité de leur patrie ; nous avons tressailli en lisant dans Michelet les pages sublimes consacrées à Jeanne d'Arc, et l'héroïsme de la Révolution nous a plus d'une fois mis l'enthousiasme dans le cœur. La décadence de la société romaine sous l'Empire nous a appris qu'un peuple était perdu, lorsqu'il se désintéressait des grandes œuvres politiques, lorsqu'il s'abandonnait, et tout avec lui, entre les mains d'un seul maître, d'un despote unique. Mais, quelle que soit l'utilité morale des sciences historiques, cette utilité n'est pas la seule. Elles peuvent rendre aussi des services pratiques, par exemple lorsqu'un peuple moderne se trouve dans une situation à peu près analogue à celle d'un peuple ancien, lorsqu'il doit accomplir une œuvre du même genre. Sans doute il faut toujours tenir compte des différences de temps, de mœurs et de circonstances ; mais cette réserve faite il y a beaucoup de profit à tirer de l'étude du passé. Je voudrais vous le montrer avec un peu de détails,

en vous exposant aussi brièvement que possible ce qu'a été l'Afrique romaine, comment les Romains ont colonisé la province qui correspond à la Tunisie. Nous sommes ici leurs successeurs et leurs héritiers ; nous ne sommes pas venus, il est vrai, du même pays qu'eux, mais nous voulons accomplir la même œuvre, qui a été jadis et qui est aujourd'hui de donner à ce pays toute la prospérité et toute la richesse possibles. Les Romains ont brillamment réussi ; nous ne pouvons donc que gagner à suivre en partie leur exemple.

Il serait assez difficile de déterminer exactement quel était l'état du pays avant la colonisation romaine. Ce qui est du moins certain, c'est que la plupart des grands travaux dont nous voyons aujourd'hui les traces datent de l'époque romaine ; cela nous est prouvé soit par des textes épigraphiques, soit par le caractère de la construction. On peut donc affirmer, sans craindre de se tromper, que nous connaissons presque uniquement l'œuvre accomplie par les Romains, et que nous pouvons leur attribuer la prospérité matérielle, dont nous saisissons les vestiges à chaque pas.

Ce dont nos prédécesseurs dans ce pays se sont préoccupés avant tout, c'est d'assurer la quantité d'eau nécessaire et de régler le régime hydrographique. On a prétendu souvent que la Tunisie n'avait plus le même climat qu'autrefois, que l'eau y avait beaucoup diminué, et que les

rivières y étaient devenues des torrents dévastateurs pendant la saison des pluies, desséchés au moment des fortes chaleurs ; on a attribué ce changement d'aspect au déboisement, et l'on a affirmé, sans preuves d'ailleurs, que beaucoup de forêts avaient disparu depuis une douzaine de siècles. Cette théorie me paraît inexacte et dangereuse.

D'abord aucun auteur ancien ne nous a dit que l'Afrique romaine dans son ensemble fût une région énormément boisée. Le nombre considérable des villes, des villages, des fermes grandes et petites dont les ruines subsistent encore dans presque toutes les régions de la Tunisie, semble prouver au contraire que les forêts n'étaient guère plus étendues autrefois qu'aujourd'hui. En second lieu, au point de vue purement géographique, il ne me paraît nullement démontré que l'absence de forêts sur les montagnes soit la véritable cause du régime inégal et irrégulier des rivières africaines. En Khroumirie, par exemple, dans un pays de grandes futaies, où toutes les montagnes sont couronnées de forêts touffues et éternellement vertes, le débit des torrents n'est pas plus réglé que dans les régions dépourvues de forêts. A deux mois de distance, l'O. Kebir qui descend du col d'Aïn-Draham emporte avec lui des arbres séculaires et jusqu'à des piles de pont toutes construites — et se laisse passer à pied sec près de son embouchure. Ce qui est la cause du régime des

eaux en Tunisie, c'est l'inégale distribution des pluies suivant les saisons. Presque toute l'eau qui tombe dans ce pays, tombe pendant trois ou quatre mois, tandis que pendant trois ou quatre autres mois de l'année, les cataractes du ciel restent inexorablement fermées. C'est là un climat analogue au climat tropical, et dont le caractère s'accentue à mesure que l'on s'approche de l'équateur. Nous ne pouvons pas remédier au climat, mais il est possible d'en atténuer les conséquences; c'est ce que les Romains avaient compris, c'est ce qu'ils ont fait avec beaucoup de succès; nous verrons tout à l'heure par quels moyens.

Mais, comme je vous le disais, cette théorie du déboisement n'est pas seulement inexacte ; elle est dangereuse. Car enfin prétendre que la nature est responsable et seule responsable du changement qui s'est produit dans l'aspect de cette région, c'est presque s'avouer vaincu d'avance, c'est presque reconnaître que l'on est incapable de rendre à l'Afrique la prospérité matérielle dont elle jouissait autrefois. C'est un peu sous une forme adoucie le fatalisme oriental. Il ne faut pas que l'homme s'attende à trouver toutes les terres fertiles ; il ne faut pas qu'il se berce d'espoirs qui seront presque toujours déçus. S'il veut mener à bien une œuvre quelconque, la première de ses qualités doit être l'énergie et l'esprit d'initiative. Les sources parais-

sent taries, mais elles étaient abondantes autrefois : que le colon moderne étudie, qu'il cherche, et il trouvera le moyen de leur faire donner toute l'eau qu'elles fournissaient autrefois ; les rivières sont torrentueuses, trop fortes à un moment, trop sèches dans un autre ; qu'il s'ingénie, qu'il fasse des essais, et il réussira, par des digues, par des canaux de dérivation, par des écluses, par des barrages et des réservoirs, à régulariser leur cours. L'homme qui attend tout de la nature et rien de lui-même est un homme perdu ; l'activité individuelle, la confiance en soi, tels sont les remèdes aux inconvénients que l'on rencontre au début de toute création. Compter sur les autres, sur le Tout-Puissant, ou sur le gouvernement est dangereux ; dire qu'en Tunisie le déboisement ou le climat sont des obstacles insurmontables, c'est comme si l'on disait que les rivières sont infranchissables, parce qu'il y a de l'eau dedans.

Les Romains ne disaient point cela, Messieurs ; et ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est l'innombrable quantité de travaux hydrauliques qu'ils ont exécutés dans ce pays. Le problème qu'ils avaient à résoudre était double : régulariser le cours des rivières pour d'une part assurer pendant l'été la quantité d'eau nécessaire et d'autre part pendant l'hiver atténuer les inondations et les crues si redoutables ; en second lieu, alimenter d'eau potable les agglomérations, villages, gros bourgs et cités

populeuses. Voici comment ils obtinrent ce double résultat.

Pour les rivières, ils firent ce raisonnement bien simple : il y a trop d'eau en hiver, il n'y en a pas assez en été ; arrangeons-nous de manière à conserver pour l'été le superflu de l'hiver. Il s'agissait donc de détourner une partie des eaux dans des réservoirs, où on la retrouverait quand elle deviendrait nécessaire. A l'endroit où une rivière faisait un coude, on creusait un canal de dérivation, aboutissant à plusieurs grands bassins qui communiquaient entre eux au moyen de vannes mobiles ; lorsque les crues subites se produisaient, une partie de l'eau passait dans le canal de dérivation et allait remplir ces différents bassins-réservoirs. La rivière, diminuée, saignée pour ainsi dire, poursuivait sa course sans faire de ravages. Puis la saison chaude venait ; le lit du torrent se desséchait, l'irrigation devenait impossible ; c'est alors que l'on ouvrait de nouveau les vannes des bassins-réservoirs, et que l'eau, emmagasinée au moment des fortes crues, rejoignait le lit de la rivière. De pareils travaux ont été observés dans l'extrême-sud, du côté de Metameur. Ailleurs on retrouve la trace de barrages, destinés à diminuer la rapidité du cours, à amortir le choc de la rivière contre des berges trop verticales ; ailleurs ce sont des digues s'opposant aux inondations. Partout nous retrouvons les vestiges de ces travaux artifi-

ciels, par lesquels à l'époque romaine on sut régulariser le cours inégal des rivières et des torrents africains.

Pour l'alimentation de l'eau dans les agglomérations urbaines, trois cas se présentaient : 1° la source se trouvait sur place ; 2° la source se trouvait à une certaine distance ; 3° il n'y avait pas de source dans les environs.

Dans le premier cas, la source était aménagée, souvent au milieu même de la cité. Elle jaillissait alors au milieu d'un monument parfois très coquet, bassin, voûte ou même petit temple, auquel, dans notre langue archéologique, nous donnons le nom de *nymphœum*, demeure des nymphes. C'est le cas par exemple pour Bulla Regia.

Lorsque la source se trouvait à une certaine distance de la ville, d'une part elle était captée, d'autre part elle était amenée jusqu'à l'endroit où elle devait servir. Pour la capter, tantôt on se contentait d'entourer la source d'une sorte de bassin en pierres taillées, tantôt on construisait un véritable monument ; le plus célèbre de ces édifices est le fameux Temple des eaux de Zaghouan, dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée assez vague ; il faudrait le voir avec toutes les statues qui décoraient l'hémicycle, avec la colonnade qui entourait la masse rocheuse au milieu de laquelle la source jaillit encore aujourd'hui. La source captée, on l'amenait à la ville prochaine soit par

une conduite souterraine, soit plus souvent par un de ces aqueducs superbes, dont les ruines nous émerveillent encore aujourd'hui. Ce n'est pas un des moindres charmes de certains paysages tunisiens, que ces longues rangées de piles, dorées par le soleil, qui s'alignent pendant plusieurs kilomètres, et qui animent pour ainsi dire les plaines ou les vallons bien plus que les rares tentes arabes, dont la pointe noire surgit au flanc des coteaux ou au milieu des broussailles. La science moderne nous a permis de ne plus élever de pareils monuments ; car, avec la théorie du siphon, qu'on ne semble pas avoir connue dans l'antiquité, les ingénieurs peuvent de nos jours, maintenir constamment sous terre ou au niveau du sol le conduit d'adduction.

Enfin, lorsque l'eau de source manquait, les anciens remédiaient à cette absence par l'eau de pluie. Je puis vous en citer deux exemples : l'un, que j'ai observé à 32 kilomètres de Tunis, sur la route de Zaghouan, au pied du Dj-Oust. Il y avait là autrefois un gros bourg, dans le voisinage duquel ne se trouvait aucune fontaine. Les ravins de la montagne remplacèrent la source absente. Des murs de barrage furent construits, destinés à ramener toute l'eau de pluie qui tombait en un seul et même point, d'où elle fut conduite d'abord dans un vaste bassin de décantation, encore très visible en dehors de la bourgade, puis dans un système assez vaste de citernes publiques. L'autre

exemple, j'ai pu l'examiner il y a moins d'une semaine près de Schemtou. A environ 3 kilomètres des ruines de la ville, sur un plateau élevé de 30 ou 40 mètres au-dessus du niveau de la plaine, de vastes citernes ont été construites ; l'eau de pluie était concentrée par une sorte de système de tuyaux de drainage, dont on voit encore les débouchés dans les parois intérieures des citernes. L'eau ainsi amassée était transportée à la ville voisine par un aqueduc, dont les ruines subsistent encore.

Comme vous le voyez, Messieurs, par tous ces travaux, nos prédécesseurs en Tunisie avaient su remédier aux conséquences du climat dont je vous parlais il y a quelques instants. Ils avaient profité de la moindre goutte de pluie qui tombait, ils avaient capté le plus petit filet d'eau qui sortait de terre, et ils avaient assuré ainsi la prospérité du pays. Nous avons déjà profité de ce qu'ils ont fait ; car l'on peut dire que Tunis est alimentée d'eau à peu près comme Carthage l'était autrefois, et de la même manière.

C'est grâce à cette œuvre véritablement gigantesque que les villes et les grosses bourgades se sont ou fondées ou développées. Placées presque toutes dans une situation favorable, sur la pente inférieure des montagnes, au flanc des coteaux, au débouché des vallons dans les grandes plaines, les cités romaines se sont multipliées dans ce pays. Il y a

telle région de la Tunisie, où l'on rencontre des ruines importantes tous les 6 ou 8 kilomètres, et je ne parle pas des restes de fermes et de grandes exploitations agricoles, que l'on retrouve pour ainsi dire à chaque pas. Ce sont là les ruines modestes ; mais ce qui reste des villes proprement dites frappe encore aujourd'hui par le nombre et l'importance des monuments que l'on rencontre. Ces monuments sont presque partout les mêmes ; leurs dimensions sont plus ou moins considérables, leur construction est plus ou moins grandiose, leur décoration est plus ou moins artistique. Mais ils existent dans toutes les agglomérations un peu considérables. Ce sont des arcs de triomphe, des portes monumentales comme à Maktar, à Haïdra, à Sbeïtla ou ailleurs ; ce sont des temples, comme ceux de Dougga ou de Sbeïtla, qui rappellent par leur ensemble les monuments si fameux de Rome et de la Grèce ; c'est la curie municipale, ou, pour employer une expression moderne, la mairie où se réunissaient les citoyens chargés d'administrer ces petites villes ; voici un peu plus loin les édifices consacrés aux plaisirs publics : le théâtre, dont les gradins sont en blocs de granit très bien équarris, où le peuple venait se réjouir au spectacle des comédies et des pantomimes ; l'amphithéâtre, de forme ovale, où se donnaient les courses de chars et les combats d'animaux ; enfin les thermes ou bains publics, dans lesquels les habitants venaient

prendre le repos qu'ils aimaient tant et se livrer dans les nombreuses salles de ces curieux édifices aux douceurs du far-niente. Il n'est pas jusqu'à la demeure de leurs morts que les anciens ne construisissent avec amour : tel mausolée d'Haïdra ou de Kassrin est un des plus curieux monuments de l'art romain en Tunisie. Sans doute, Messieurs, nous ne sommes ici ni en Grèce, ni dans cette région de l'Italie méridionale, où l'on admire sans cesse le prodigieux génie artistique du peuple grec ; nous n'éprouvons pas devant les monuments de l'Afrique romaine cette impression profonde que l'on ressent malgré soi sur l'Acropole d'Athènes, dans le sanctuaire d'Olympie ou en présence des temples si bien conservés de Pœstum et d'Agrigente. Nous sentons que le peuple qui habitait l'Afrique romaine était avant tout préoccupé de l'utilité pratique, et qu'il se souciait fort peu de l'art pur : mais n'est-ce pas là une raison de plus pour que nous étudiions ce qu'il a fait, et pour que nous nous engagions résolument dans la voie qu'il a suivie ? Il ne faut pas croire que toutes les villes, dont les ruines émaillent ce pays, soient sorties de terre par l'effet d'un coup de baguette magique ; les unes, comme les cités maritimes, comme Utique, Sousse, Lamta, et peut-être Sfax, se sont transformées, et de carthaginoises sont devenues romaines ; d'autres se sont créées lentement, par une série d'efforts que nous

ne saisissons pas dans l'histoire, mais que nous pouvons aisément nous représenter par la pensée. Nous savons par exemple que deux siècles avant l'ère chrétienne la plus grande partie du peuple numide se composait de tribus errantes ; trois siècles plus tard le pays qu'habitaient ces cavaliers redoutables, ce que l'on pourrait appeler leur territoire de parcours, était couvert de villes florissantes.

Ce qui contribua encore à la prospérité de ces cités, c'est qu'elles furent mises en communication les unes avec les autres par un très grand nombre de routes. Ces routes, nous les connaissons soit par les ouvrages de géographie que l'antiquité nous a laissés, soit par les traces si fréquentes de voies romaines que l'on peut suivre dans la campagne tunisienne pendant plusieurs kilomètres, soit enfin par les colonnes milliaires échelonnées tout le long, colonnes milliaires qui correspondent à nos poteaux et à nos bornes kilométriques. Grâce à ces documents aussi variés que nombreux, nous pouvons presque reconstituer les mailles du réseau des grandes voies de communication. De Carthage partaient : une route qui allait jusqu'à Hippo-Regiu, aujourd'hui Bône, en passant par Bizerte, Tabarka et la Calle ; une autre se dirigeant également vers Bône, mais passant au milieu des terres, et sur laquelle se trouvaient Tebourba, Bulla Regia, Schemtou ; une grande route

fort importante, d'abord unique jusqu'au Kef, puis se divisant en deux branches, dont la plus septentrionale se dirigeait sur Constantine, tandis que l'autre courait vers Tébessa ; enfin une quatrième voie longeait la côte au sud de Carthage, en touchant à Hammamet, à Sousse, aux villes du Sahel, à Gabès, et se prolongeait au-delà jusqu'à Tripoli. D'autres routes rejoignaient Gabès à Tébessa, en passant par Gafsa ; Sousse au Kef, en passant par Maktar ; Sousse à Gafsa, en passant par Sbeïtla et Fériana ; Schemtou à Tabarka, en franchissant le massif montagneux de la Kroumirie au col d'Aïn-Draham ; enfin une autre voie, et ce n'est pas la moins intéressante de toutes, contournait les chotts au sud et aboutissait à Gabès. Mais combien de routes moins importantes, moins longues, s'intercalaient pour ainsi dire entre ces grandes voies ! Il ne se passe presque pas d'année que l'on ne retrouve dans les coins les plus sauvages de la Tunisie moderne les traces d'une chaussée allant d'une ville à l'autre, desservant des villages, des hameaux, des fermes. De nombreux ponts étaient jetés sur les rivières et sur les ravins ; quelques-uns d'entre eux se sont merveilleusement conservés, comme celui qui est voisin de Béjà-Gare, comme le Pont Romain sur la route du Kef, comme le Pont de Sbeïtla ; d'autres sont tombés en ruines, mais leurs restes sont encore grandioses ; je vous citerai en particulier le

fameux pont de Schemtou, et celui par lequel l'aqueduc de Zaghouan franchissait l'Oued Miliane.

Ainsi, Messieurs, à l'époque romaine, notre Tunisie française était couronnée de villes ; ces villes étaient bien alimentées d'eau, riches en beaux monuments ; elles etaient réunies les unes aux autres par des routes, par des chemins secondaires, par de simples voies de communication. Tout un peuple habitait ces cités florissantes, marchait sur ces routes nombreuses et bien entretenues, franchissait ces ponts d'une solidité presque éternelle. La vie était intense partout ; le pays était fertile, et toutes les ressources naturelles étaient exploitées avec activité et profit.

Si ce tableau n'est pas exagéré, une question se pose. Comment, avec quel argent tous ces travaux furent-ils exécutés ? Ici c'est l'épigraphie qui fait la lumière ; ce sont ces vieux cailloux, parfois si dédaignés et trop souvent réduits en caillasse, qui vont nous livrer un secret bien utile. Il est à peu près certain que les grands travaux d'intérêt général ou stratégique ont été exécutés par les ordres et aux frais du gouvernement central, c'est-à-dire de l'empereur. La plupart des bornes milliaires, qui ont été retrouvées le long de la route de Carthage à Tébessa, portent des inscriptions très explicites ; ces inscriptions nous apprennent que la route a été faite par les troupes de l'armée d'Afrique, sous la direction du légat propréteur qui commandait la

3[e] légion, dont le quartier général était Lambèse ; la route qui conduisait de Schemtou à Tabarka a été ou créée ou refaite sur l'initiative et par les soins de l'empereur Hadrien ; le pont monumental qui faisait communiquer la cité romaine de Simitthu avec la rive droite de la Medjerdah a été construit par l'empereur Trajan, à ses frais ; le travail a été exécuté par les troupes impériales.

Quant aux édifices municipaux, temples, thermes publics, théâtres, ils ont été payés soit par les cités elles-mêmes, soit par des donations particulières. Le plus souvent, l'emplacement de l'édifice était donné par l'assemblée des décurions, c'est-à-dire par le Conseil municipal ; les frais de la construction proprement dite restaient à la charge d'un riche citoyen, dont l'amour-propre était flatté par une inscription qui mentionnait son nom et sa générosité. C'est là le cas le plus fréquent.

Il faut donc faire dans l'œuvre accomplie en Tunisie pendant la période de la domination romaine deux parts : la part du gouvernement central, c'est-à-dire de l'empereur ou encore des Romains ; la part des gouvernements locaux et des habitants, c'est-à-dire la part de la population. Cette dernière paraît avoir été la plus grande, ce qui nous prouve que l'esprit d'initiative, municipal ou collectif et individuel, a existé dans une très large mesure. Ce n'est pas seulement du dehors

que la prospérité a été apportée dans ce pays ; elle est née en quelque sorte du sol lui-même, et les habitants de l'Afrique romaine y ont autant contribué que les conquérants venus d'Italie.

Il est donc du plus haut intérêt d'étudier de près cette population, nombreuse, active, énergique.

Cette population, nous ne la connaissons pas par un tableau d'ensemble ; aucun historien de l'antiquité ne nous l'a dépeinte, ne l'a choisie comme sujet d'une description détaillée. Mais les inscriptions découvertes en Afrique sont si nombreuses, qu'on peut, en les réunissant, en les éclairant l'une par l'autre, rassembler une foule de renseignements curieux. Ce que, grâce à ces études, nous saisissons le mieux, ce sont : les noms que portaient ces habitants — les principaux cultes de leur religion — certains côtés de leur vie publique et officielle.

A première vue cette population, urbaine et rurale, paraît toute romaine. Les épitaphes, les textes de toute nature portent des noms romains, des noms terminés le plus souvent en *us, Cornelius, Pomponius*, *Valerius, Cœcilius*, etc. Mais il ne faut pas en conclure trop vite que ces noms étaient portés par des Romains venus de Rome, par des colons immigrés. Lorsque l'on pénètre plus loin que la surface, lorsque l'on étudie à fond ces longues listes de noms qui passent pour être tout à fait dénuées d'intérêt, lorsque l'on retourne en

quelque sorte entre ses doigts ces fragments d'état civil, voici ce que l'on aperçoit d'abord, et ce qui, avec le nombre des exemples, devient d'une évidente clarté : d'une part, au milieu de ces noms romains, surgissent des noms empruntés à l'idiome libyque ou à la langue phénicienne ; d'autre part plusieurs surnoms, très fréquents dans l'Afrique romaine, comme *Felix*, *Donatus*, *Saturninus*, ne sont que la traduction, la transposition en latin de surnoms plus anciens. Le caractère indigène de la population se manifeste peut-être plus nettement encore dans les lois, suivant lesquelles les différents noms d'un même personnage sont combinés, dans ce que nous appelons les lois de l'onomastique. Je ne veux pas entrer ici dans des développements qui vous paraîtraient certainement arides ; j'aime mieux me tirer d'affaire par une comparaison. Il y a à peu près la même différence entre l'onomastique arabe et la nôtre qu'entre l'onomastique des Romains et celle des peuples qui habitaient cette région aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Vous savez qu'il y a pour nous un nom de famille permanent et un prénom individuel ; qu'au contraire chez les Arabes il n'y a pas de nom de famille, et que l'individu se distingue de ses homonymes en indiquant le nom de son père : Mohammed ben Ali — Henri Dupont.

Eh bien ! supposez que vous rencontriez un individu s'appelant Charles, fils de Louis ; vous

reconnaîtrez immédiatement que ce n'est pas un Européen ; sous les deux prénoms français, vous découvrirez sans la moindre peine un Arabe. C'est par un raisonnement analogue, mais un peu plus compliqué, que l'on peut parvenir à démontrer le caractère indigène de la grande majorité des habitants de l'Afrique romaine.

Ainsi, Messieurs, assimilation superficielle, mais au fond permanence de la population indigène et des mœurs d'autrefois.

L'étude des religions antiques dans ce pays nous conduira à la même conclusion. Sur les ex-voto, sur les dédicaces de temples, ce sont des noms romains ou grecs ; les divinités s'appellent Jupiter, Junon, Minerve, Neptune, Pluton, Cérès, Cybèle, Saturne, Bacchus, Apollon. Il semble que tout le Panthéon gréco-romain se soit installé dans ce pays, et en ait pris possession. Mais là encore ne nous laissons pas tromper par les apparences : essayons de retrouver quelle était, au milieu de tous ces cultes, la véritable religion populaire. Quelques découvertes récentes nous permettent d'affirmer que le grand dieu de l'Afrique romaine a été Saturne ; mais ce Saturne-là n'a de commun que le nom avec le Saturne des Grecs, père de Jupiter, qui dévorait ses enfants aussitôt qu'ils étaient nés, et avec le Saturne romain, fondateur de l'agriculture en Italie. Grattons un peu ce nom de Saturne ; au-dessous c'est le vieux Baal cartha-

ginois et phénicien que nous découvrons, cette divinité assez vague, toute puissante, qui se trouve au sommet de toutes les mythologies sémitiques. De même les noms de Junon, de Cérès, de Cybèle, ne font qu'habiller l'ancienne Tanit, face de Baal, cette déesse mystérieuse, dont le temple à Carthage était un labyrinthe, si nous en croyons Flaubert, et qui protégeait de son voile sacré la ville phénicienne. Les anciennes croyances ont donc subsisté dans ce pays, lorsque les Romains s'y sont établis ; les noms ont été changés, mais le fond des choses est resté le même. Parmi tous les exemples que nos prédécesseurs nous ont laissés, celui-là n'est pas un des moins utiles à méditer. Soyons tolérants, comme ils l'ont été ; ne cherchons pas à convertir de force des populations, qui sont pacifiques et bienveillantes, mais qui sont fermement attachées à leurs anciennes croyances, à la religion de leurs pères et de leurs aïeux.

Donc, Messieurs, autant que nous pouvons nous en rendre compte, la plupart des habitants de l'Afrique romaine étaient des indigènes, et non point des étrangers immigrés. A coup sûr, au début de l'occupation, quelques colonies de vétérans avaient été établies en différents points du pays ; mais au moins pour la province qui correspond à la Tunisie, ces colonies sont des exceptions. La province d'Afrique n'a pas été pour Rome un territoire de peuplement. D'autre part les anciens

habitants du pays ont pris de la civilisation romaine tout ce qui n'était pas en contradiction avec leur caractère et leurs mœurs séculaires. Il n'y a pas eu lutte entre deux civilisations, écrasement de l'une par l'autre ; il y a eu contact, fusion, conciliation. De cette politique éminemment large et tolérante sont nés en partie les superbes résultats matériels que j'ai essayé de vous exposer tout à l'heure. Les indigènes sont restés fidèles à leur passé, mais en même temps ils ont emprunté aux nouveaux venus certaines qualités qui les caractérisaient. Dans un pays qu'ils connaissaient à fond parce qu'ils l'habitaient depuis longtemps, ils ont appliqué des méthodes, ils ont développé une activité, qui leur ont été communiquées par les conquérants. Sachons, Messieurs, comprendre la leçon qui ressort pour nous de ce caractère de la colonisation romaine ; ne demandons pas à tort et à travers que du jour au lendemain la Tunisie soit transformée ; l'œuvre colonisatrice doit s'accomplir progressivement, petit à petit, sans choc violent, par la collaboration éclairée et réciproquement bienveillante des indigènes et du peuple protecteur.

Cette tolérance et cette largeur d'esprit des Romains ont beaucoup contribué à l'intensité de la vie municipale. C'est là en effet un des côtés les plus intéressants de l'œuvre qu'ils ont accomplie dans ce pays. Il y avait, pour la province d'Afrique proprement dite, un gouverneur résidant

à Carthage, gouverneur civil, d'ordre sénatorial, le proconsul. Il y avait même autour de lui une assemblée provinciale, constituée par des délégués représentant les diverses parties de la province ; cette assemblée, qui se réunissait au début pour célébrer le culte des empereurs, intervint plus tard, pendant la dernière période de l'empire, dans l'administration de la province, mais uniquement sous forme d'éloges ou de blâmes adressés au gouverneur qui sortait de fonctions.

Ni le proconsul ni l'assemblée provinciale ne paraissent avoir joué un grand rôle dans l'histoire de la Tunisie romaine. Ce que l'on saisit partout, c'est l'existence individuelle des cités, existence calme, paisible, sans évènements marquants, mais heureuse et prospère. La bourgeoisie municipale, cette classe de citoyens le plus souvent propriétaires fonciers, parmi lesquels on choisissait les décurions, les conseillers municipaux, est bien intéressante à étudier. Elle a fourni à l'empire quelques-uns de ses plus hauts fonctionnaires : P. Licinius Papirianus, né à Sicca Veneria, aujourd'hui le Kef, fut ministre des finances de l'empereur Marc-Aurèle. D'autres habitants, moins ambitieux, restaient dans leur ville natale ; ils y étaient les premiers, ils y occupaient le haut du pavé ; grâce à leurs donations, des édifices publics s'élevaient, sur lesquels ils faisaient graver leurs noms en belles lettres monumentales ; mais leur orgueil n'était pas encore

satisfait ; souvent lorsqu'ils mouraient ils instituaient par testament une fête annuelle, qui devait être célébrée le jour anniversaire de leur naissance, fête qui se composait de représentations au théâtre ou à l'amphithéâtre, de distributions d'argent ou de blé, quelquefois même de joyeux banquets. Peu leur importait à ceux-là, que leur nom fût connu au loin ; ce qu'ils désiraient, c'était faire vivre le plus longtemps possible leur mémoire dans la ville où ils étaient nés, où leur famille existait depuis de nombreuses générations. Leur suprême ambition était d'acquérir ce titre de citoyen romain, qui les élevait tant au-dessus de leurs compatriotes ; mais pendant les deux premiers siècles de l'empire Rome ne fut point prodigue de cette faveur, et plus tard, lorsque l'empereur Caracalla eut déclaré citoyens romains tous les hommes de condition libre qui habitaient le territoire impérial, le titre si convoité jadis perdit toute son importance.

Nous connaissons peut-être moins bien la petite bourgeoisie et la partie pauvre de la population. Mais si nos documents ne sont pas nombreux, ils sont sur ce point fort curieux. Le plus pittoresque assurément est la fameuse épitaphe d'un brave citoyen de Maktar, qui raconte ainsi sa vie : il est né dans une pauvre famille, et il a commencé par être moissonneur ; puis à son tour, ayant acquis un peu de bien, il a employé des

moissonneurs ; il est devenu conseiller municipal dans sa ville, et il est mort estimé et honoré de tous ses concitoyens. Dans chacune des villes s'agitait une population d'artisans, de petits fabricants, d'ouvriers, qui n'ont pas laissé de traces dans l'histoire, masse modeste et obscure, mais laborieuse, énergique et patiente.

Je vous ai surtout parlé des ruines des villes, de la prospérité des cités, et de la population municipale. C'est que nous connaissons la vie urbaine mieux que le développement agricole de l'Afrique romaine. Nous savons seulement que la province d'Afrique était un des greniers de l'empire, et que les généraux qui voulaient usurper le pouvoir suprême cherchaient à s'assurer l'appui de cette province comme l'appui de l'Egypte. Nous savons aussi que toutes les ressources du pays, agricoles et minérales, étaient exploitées : céréales, oliviers, bois — carrières de marbre et de pierre — mines. Les chercheurs modernes sont tout étonnés de retrouver presque dans chaque mine, dans chaque carrière des galeries qui ont été creusées à l'époque romaine.

Mais ici, Messieurs, le tableau est un peu plus sombre. Il est certain que l'empereur avait mis la main sur beaucoup de terres ; Néron fit mettre à mort six des plus grands propriétaires de l'Afrique, et s'empara de tout ce qu'ils possédaient. Ces biens furent administrés par des

procurateurs impériaux, ayant sous leurs ordres toute une bande d'esclaves et d'affranchis ; c'étaient les indigènes, réduits à la condition de colons, presque transformés en serfs de la glèbe, qui devaient à plusieurs époques de l'année fournir des prestations en nature, soit pour le labourage, soit pour les semailles, soit pour la moisson. De même les carrières, comme celles de Schemtou, étaient exploitées sous la direction d'un affranchi impérial ou de quelque honteux favori, par des esclaves recrutés un peu partout. Rome avait introduit dans ce pays sa civilisation active et pratique, mais elle voulait en retirer le plus grand profit possible.

C'est là, Messieurs, un terrain sur lequel nous ne devons pas suivre nos prédécesseurs. La colonisation romaine a toujours eu un caractère égoïste ; il est vrai qu'elle a donné à la Gaule, à l'Espagne, comme à l'Afrique une incomparable prospérité ; mais les Romains se souciaient fort peu du bonheur des peuples qu'ils avaient conquis. Ce qu'ils voulaient surtout, ce à quoi ils songeaient uniquement, c'était leur propre intérêt ; il fallait que chaque province rapportât à l'empire le plus qu'elle pouvait. La colonisation romaine n'a jamais été autre chose qu'une exploitation savante et admirablement combinée du monde méditerranéen.

Est-ce là le caractère de notre expansion coloniale ? Non, Messieurs, et la France a le droit d'en être fière. Imitons les Romains dans leur

œuvre matérielle, faisons tous nos efforts pour que notre pays retire le plus de bénéfice possible de ses colonies, des pays où s'exerce son protectorat ; mais n'oublions jamais qu'à l'origine de toute œuvre analogue doit exister un sentiment moral sincère et intense, le souci des populations que nous convions à accepter nos couleurs nationales. Ç'a été jusqu'à présent le grand honneur de notre politique coloniale, depuis Sully et Colbert jusqu'aux hommes d'Etat modernes qui ont continué leur œuvre, sans se préoccuper d'une opposition furieuse, dédaigneux d'une impopularité sans cause. Lorsque nous plantons dans un pays lointain notre drapeau tricolore, ce n'est pas pour exploiter ce pays sans trêve ni mesure ; nous y cherchons sans doute un débouché pour nos produits, nous voulons éveiller à notre profit dans ce coin jusqu'alors sauvage une grande activité agricole, industrielle et commerciale ; mais ce que nous cherchons en même temps, c'est à faire pénétrer avec nous la civilisation et le progrès ; ce que nous nous efforçons d'accomplir, c'est une œuvre humanitaire autant que nationale. Nous ne sommes pas de ceux qui font dans les congrès européens de bruyantes proclamations anti-esclavagistes, pour acheter ensuite, à tant par tête, sous le faux nom de travailleurs, des êtres humains réduits en esclavage par je ne sais quel potentat imbécile et féroce de l'Afrique équatoriale.

Je vous le disais en débutant, Messieurs ; il faut tenir compte, lorsqu'on veut imiter le passé, des différences de temps et de conditions. Sachons prendre de l'œuvre accomplie dans ce pays par les Romains ce qu'elle contient de parfaitement bon ; sachons rendre à cette région sa prospérité matérielle, en remédiant aux conséquences du climat ; que les villes fleurissent de nouveau au flanc des coteaux et dans les vallons ombreux ; que l'énergie et l'esprit d'initiative soient favorisés ; que la vie locale et municipale se développe et brille d'un vif éclat ; que toutes les ressources naturelles de cette belle contrée soient exploitées et bien exploitées. Mais n'oublions pas que nous avons à nous préoccuper d'autre chose que de notre intérêt personnel ou de la grandeur nationale. Nous avons ici une grande et noble tâche à accomplir, tâche double, car nous travaillons à la fois pour la gloire de la France et pour la prospérité présente et future de la Tunisie française !

IMPRIMERIE VEUVE JOURDAIN